



O'clock

Vincent Dussol

► To cite this version:

| Vincent Dussol. O'clock : suivi de Jeux lyriques. 2009. hal-03076762

HAL Id: hal-03076762

<https://hal.science/hal-03076762>

Submitted on 1 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le LYRISME DÉCONSTRUIT DE FANNY HOWE

Vincent DUSSOL

Du milieu des années 1970 jusqu'à la fin des années 1980, le paysage de la poésie américaine est durablement modifié par l'impact des poètes L=A=N=G=U=A=G=E. Ces écrivains, dont le rayonnement est directement lié à leur implantation dans les métropoles des deux côtes, questionnent la transparence du langage : leur questionnement prend la forme d'une écriture qui s'est donnée la langue pour objet et veut arrêter l'attention à la matérialité de celle-ci. Les choix esthétiques de ces poètes sont nourris de ce qu'on appellera plus tard la *French theory* : Althusser, Barthes, Foucault, Lacan. Mais plutôt que d'influence, on devrait parler de deux démarches qui se sont rencontrées : après tout, les pionniers d'une écriture risquée n'ont pas manqué dans la poésie américaine du 20^e siècle. Pour n'en citer que deux, on mentionnera Ezra Pound et Gertrude Stein. Il y a un héritage américain d'invention formelle et, après la protestation politique directe des années 1960, il resurgit sur le front du langage, en poésie, où se radicalise la méfiance entre les discours du pouvoir et la gauche américaine.

Par sa date de naissance – elle est née en 1940 – Fanny Howe appartient à cette génération de poètes. Mais, ainsi que l'écrit, en 1991, son premier traducteur en France, Emmanuel Hocquard, dans ses « Notes en guise de présentation » à l'anthologie *49+1 nouveaux poètes américains*, elle (et d'autres) entretiennent avec les poètes L=A=N=G=U=A=G=E « des rapports empreints d'une indépendance souple » et pour ce qui la concerne, son lien avec ses contemporains chercheurs de forme passe par la « déconstruction du récit ». Ce qui la différencie d'eux, c'est le fait d'avoir toujours laissé venir et transparaître l'émotion, d'avoir constamment exprimé une présence au monde à travers des contenus qu'on devine ou sait être autobiographiques et qui s'engrènent avec le politique et le métaphysique. L'Irlande, omniprésente dans les deux recueils traduits ici, est un de ces contenus.

La même anthologie publiait un poème de Peter Gizzi intitulé « Tierce », également traduit par Emmanuel Hocquard. Paru pour la première fois en 1989 dans la revue *o-blek*, ce poème serait repris cinq ans plus tard dans une plaquette intitulée *Heures du livre [Hours of the Book]* avec cette fois une dédicace à Fanny Howe.

Tierce¹

Pour Fanny Howe

La bonté est un oligo-élément découvert

Pour être donné en cas de besoin. Une plume
De cardinal trouvée dans une tempête de pluie verglaçante
Venue de quelque lointaine marche. Il y a des chemins
Que j'ai pris et puis il y a cette promenade,
Une rédemption de terre et d'eau est variée,
Elle amène à jamais un geste originel.
Les mots ne peuvent colorer ceci. L'apprentissage
De la grâce est apaisement de la peur
Par souci de l'autre, et
pour répéter ceci dites « Fais que Nous Pussions »
Poursuivre en partant de là.

Il faut entendre « tierce » dans le sens qu'a ce mot dans la liturgie catholique, une des divisions du temps de la journée réglé par la loi ecclésiastique². À la suite de plusieurs lectures données dans ces années-là en compagnie de Fanny Howe et au cours desquelles Peter Gizzi lisait régulièrement ce texte, la dédicace s'est, semble-t-il, imposée. *Heures du livre* est bâti sur une série d'hommages égrainés au fil des heures canoniales d'un jour idéal. Renseignements pris auprès des auteurs, c'est sans avoir connaissance du projet l'un de l'autre qu'ils firent paraître respectivement *Heures du livre* et *o'clock* (1995), un genre de livre d'heures tenu par Fanny Howe lors d'une résidence d'écrivain en République d'Irlande en 1992. Belle correspondance.

Le poème de Peter Gizzi se lit en effet comme un repérage des thèmes essentiels de l'œuvre de Fanny Howe, tour à tour sombre et lumineuse : angoisse existentielle et attention à autrui, réconfort trouvé dans la nature, capacité à l'émerveillement, conscience que le langage et les hommes ne peuvent pas tout. Il s'achève sur l'idée d'accepter de s'en remettre partiellement à ce qui nous dépasse – « Fais que Nous Pussions » – mais invite à ne pas s'arrêter là. Surtout, le titre du poème identifie la question du temps comme centrale chez sa dédicataire, puisqu'au cœur d'une négociation entre contrainte subie et réappropriation susceptible de conduire à une libération. Dans un essai récent, le temps long social est clairement assimilé à un enfermement dont seule l'intériorité délivrera : « Le captif d'une prison ou d'un hôpital doit entamer un examen de soi radical sous peine de se retrouver à la merci des horloges et des routines ». Échapper à l'emprise du temps va de pair avec la présence de « Dieu » : « [d]ans un sermon, Maître Eckhart dit ceci : "Être lié à un travail qui ne met pas face à face avec Dieu et la liberté qu'offre Dieu, c'est comparable à 'une année'. Ce n'est pas un instant présent mais bien une année de se trouver ainsi asservi" » (Howe 2003, 62).

C'est sous cet éclairage qu'on peut voir le jeu entre le temps réglé – celui des horloges et de la liturgie – et le temps personnel soustrait au temps. Dans *Jeux lyriques* [*The Lyrics*],

« Ecole » tourne autour du sentiment quasi-carcéral de l'enfant encerclé par le temps scolaire. À l'inverse, dans la séquence « Quarante jours » qui ouvre le recueil, l'écriture s'est affranchie d'une correspondance terme à terme avec le cadre temporel – associé à la durée du Carême et de ses privations – en traitant du sujet en vingt-neuf sections seulement. De même la minutie des relevés temporels dans *o'clock* représente la substitution d'un « temps hors du temps »³ à l'ordonnancement d'une liturgie préétablie. Une remarque de Roy Harvey Pearce au sujet d'Emily Dickinson aide à mieux comprendre la portée de cette substitution et à cerner le rapport de Fanny Howe au catholicisme :

Elle est la diariste puritaine qui n'est plus obligée de croire que les expériences privées vécues de façon intense ne sont précieuses et explicables qu'en tant qu'exemples de quelque chose de plus grand qu'elles – quelque chose de donné par en-haut, venant de l'extérieur. En d'autres termes, elle est ce soi protestant américain exacerbé qui, lorsqu'il prend toute sa force dans ses meilleurs poèmes, est dans les faits capable de mettre de côté ses engagements institutionnels et religieux pour être lui-même de la façon la plus radicale et la plus inflexible. Cette liberté est faite tout à la fois de perte, de déni, de douleur, de libération, de certitude et de victoire (Pearce 181).

Le choix de ne pas traduire « *o'clock* » procède à la fois de la perception de cette victoire sur le temps et de la prise en compte du cadre irlandais. Car le « o' » de *o'clock* s'entend aussi comme on entend celui d' « O'Callaghan » ou d' « O'Shaughnessy » : « fils de » ou « fille de ». Fanny, la voix de ce recueil, renaît de ces instants précis qu'elle arrache au temps des horloges. Autre « geste originel » dans ce fait qu'un nombre disproportionné de poèmes d'*o'clock* renvoient à des jours notés « UN ». Tant de premiers du mois ne peuvent pas ne pas suggérer la capacité renouvelée à recommencer, une fraîcheur souvent associée à la poésie celtique des premiers siècles de notre ère avec laquelle Fanny Howe se sent de profondes affinités : elle évoque dans un entretien ces quatrains et leur « 'Je', cette première personne pur observateur au cœur brisé ».

Fanny Howe est née à Boston, la 'capitale irlandaise' des Etats-Unis. Sa mère, actrice et auteur pour l'Abbey Theatre de Dublin, était irlandaise. La forte coloration affective de son rapport à ce pays où Fanny Howe n'a cessé de revenir apparaît au détour d'un autre recueil que ceux du présent volume : un personnage féminin sans domicile fixe, oubliée de la société américaine, possède pour toute richesse « un ours en peluche qui rappelle l'Irlande sur une carte¹ ». Ainsi que le signale le titre d'un autre livre encore – *On the Ground*, soit « À Terre » ou « Sur le Sol », ou encore « Sur le Terrain » –, Fanny Howe est une poète attentive aux

¹ *One Crossed Out* 53.

hommes à terre et à ce qui les a fait tomber. Dans la dernière décennie du 20^e siècle, les guerres dans l'ex-Yougoslavie ont requis son attention. L'Irlande comme champ de bataille ne pouvait pas la laisser indifférente et on entend, aussi bien dans *o'clock* que dans *Jeux lyriques*, l'écho des violences de la guerre civile. La différence est nette, cependant, entre un livre et l'autre, parus à douze ans d'intervalle. Dans le plus récent des deux, le pays de la mère apparaît plus nettement comme refuge et le lieu privilégié d'une méditation où s'exprime au grand jour le catholicisme de l'auteur. L'Irlande est devenue un pays en paix et le dragon de l'histoire² s'y laisse davantage oublier. Mais le refuge est temporaire et la tristesse guette : Fanny Howe est nomade dans l'âme. Son lieu de travail, c'est la route : « Le bus mon église » (Howe 2004, 43). Elle se plaît à évoquer une possible empreinte génétique qui l'apparenterait aux Irlandais du voyage, les *tinkers*.

L'emblème de l'Irlande est la harpe, symbole de poésie et de musique. *The Lyrics*, ce sont en anglais, d'abord « les paroles » d'une chanson. Fanny Howe entendait bien dire cela aussi dans son titre : ce livre comme « *paroles* » d'une musique silencieuse. Toute la dernière section de *Jeux lyriques* porte d'ailleurs le titre général de « Partition ». Mais il s'agissait aussi de revendiquer le lyrisme, voire de retenter de le définir, fût-ce négativement. On trouvera dans les pages qui suivent des échos de cette formulation proposée dans un essai antérieur : « [u]ne définition possible du lyrique serait de dire que c'est une méthode de recherche d'un objet introuvable. C'est un air qui souffle, maintient hors de l'eau et retombe, qui dit "Pas ceci, ni cela", en lieu et place de "Voilà, je le tiens" » (Howe 2003, 21). L'insaisissabilité de son objet rejoint celle de la poésie même, vue comme prélèvement rare dans le cours du temps. C'est une reformulation quantifiée de la question de l'inspiration, proche de celle de Jacques Réda : « Poète, on ne l'est guère que quelques années dans une vie et, durant ces années, quelques mois ou semaines (je dirais volontiers : minutes) ; qui plus est, sans pouvoir sur le retour de ce saisissement qui nous exclut (Réda 9). » Il poursuivait en évoquant « [c]ette plénitude intermittente. » C'est un journal de cette plénitude qu'on lira dans *o'clock*.

La tonalité des textes de ce premier recueil irlandais de Fanny Howe oscille entre celle des *Chants d'innocence* et celle des *Chants d'expérience* de William Blake : on y passe des agneaux dans leur fraîcheur printanière à des poseurs de bombes d'une cruauté médiévale, du rappel des menaces constantes qui pèsent sur la liberté des femmes à une foi inébranlable en l'enfant, source inépuisable de ressourcement par sa rétivité. L'expérience au sens où l'entend

² «The Dragon of History» [« Le Dragon de l'Histoire »] est le titre d'un poème de F. Howe paru dans le recueil *On the Ground* (2004).

« Fanny », la première personne du livre, n'est pas un juge de paix ; elle n'a pas le dernier mot. Et c'est le défaut perpétuel d'expérience qui permet l'émerveillement et la légèreté. L'air est l'élément dominant dans *o'clock*, l'élément de la transcendance immanente et d'une immanence transcendante. Simone Weil, à qui Fanny Howe, se réfère souvent écrivait : « Si nous nous considérons à un moment déterminé – l'instant présent, coupé du passé et de l'avenir – nous sommes innocents (...). Isoler ainsi un instant implique le pardon » (Weil 41-42). C'est aussi visuellement que beaucoup des poèmes d'*o'clock* ressemblent à ceux de Blake. Ces textes dont aucun ne dépasse une page pourraient être enluminés. L'anglais laisse le choix entre « illuminer » et « enluminer » pour traduire « illuminate ». Le réseau de sens d'un poème particulier – « C'est ma main qui m'avait écrit » – nous a fait opter pour la deuxième possibilité ; on peut voir l'espace consenti à chaque poème comme une enluminure invisible.

Qui dit « refuge » dit « réfugié(e) », donc une quantité de souffrance en amont. Malgré les moments de joie que lui procure le monastère, le personnage principal de *Jeux lyriques* voit sa foi mise plus durement à l'épreuve que « Fanny » dans *o'clock*. Le catholicisme pose certes une valeur rédemptrice de la souffrance (Labrie 270) mais le « je » de ce second livre irlandais de l'auteur en a eu plus que sa part. Le livre joue des divers modes du lyrisme pour contenir la douleur présente et passée. Mais la tonalité de l'ensemble du livre est sombre et le retour sur soi-même et les autres sans complaisance. Il n'y a pas de résolution. Le « raclement » reste inséparable de la « cloche », son inéluctable pendant. Jusqu'au bout une dissonance contredit l'harmonie.

Issue d'une famille protestante non pratiquante, Fanny Howe rappelle volontiers qu'elle s'est convertie au catholicisme et qu'en conséquence sa foi reste toujours au voisinage immédiat de l'athéisme, allant jusqu'à se décrire comme « catholique athée ». Il faut ici faire la part de ce qui tiendrait aux caractéristiques du catholicisme américain où on a noté la fréquente présence conjointe d'universalisme et de scepticisme (Giles 505-531). Inversement, un poète communiste américain de culture catholique et irlandaise, Thomas McGrath (1919-1990) a pu facilement intégrer la structuration du temps en heures canonales dans son vaste poème, *Lettre à un ami imaginaire* [*Letter to an Imaginary Friend*] une ossature temporelle que lui avait peut-être inspiré le poème d'Auden, – protestant anglais passé par le marxisme pour revenir en suite vers l'anglicanisme – *Horae Canonicae* (1955).

La perméabilité entre le religieux et son contraire est plus grande aux Etats-Unis. Ces traits se retrouvent dans les deux recueils traduits ici. D'une part, la foi de Fanny Howe s'ouvre sur le paganisme celtique et la spiritualité indienne. D'autre part, le dialogue avec le

transcendant est toujours sous le signe de l'interrogation, voire de l'accusation. Le catholicisme de Fanny Howe est inséparable d'une protestation contre les choses telles qu'elles sont, la vie telle qu'elle est. On comprend que l'intranquillité religieuse s'y accorde avec la fragilité de l'identité du sujet : même au cœur de la légèreté d'*o' clock*, « Fanny » a conscience qu'elle ne peut pas s'arroger un droit d'exclusivité sur elle-même et laisse volontiers les fées ou le Christ l'habiter et la supplanter. Son « elle » ne se confond pas avec son « je ». La situation du « je », son « logis », changent sans cesse. La voix est faisceau, polylogue. Se laisser déborder vaut mieux que succomber au solipsisme du miroir. La nature, source d'extase, déloge l'observatrice-énonciatrice de sa position privilégiée. Emily Dickinson prêtait une attention particulière aux abeilles. Dans *o'clock*, elles inspirent à « Fanny » tour-à-tour célébration et horreur. L'ouverture de son moi à tous les vents du monde l'expose à l'instabilité. Les phobies en sont une des manifestations : « Pas de sommeil ». C'est cette instabilité, exprimée du plus profond d'un corps, qui hante le lyrisme déconstruit de Fanny Howe et aide à vivre.

Ouvrages cités :

- 49 +1 nouveaux poètes américains, choisis par Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud. Royaumont, 1991.
- Auden, Wystan Hugh. *Horae Canonicae*. Traduit et préfacé par Bernard Pautrat. Paris : Editions Payot & Rivages, 2006.
- Blake, William. *Œuvres I*. Présentation et traduction de Pierre Leyris. Paris : Aubier/Flammarion, 1974.
- Giles, Paul. *American Catholic Arts and Fictions: Culture, Ideology, Aesthetics*. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
- Gizzi, Peter. *Hours of the Book*. Gran Canaria: Zasterle Press, 1994.
- Hocquard, Emmanuel. « Notes en guise de présentation ». In *49 +1 nouveaux poètes américains*
- Howe, Fanny. *The Wedding Dress: Meditations on Word and Life*. Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press, 2003.
- Howe, Fanny. *On the Ground*. Saint Paul, Minnesota: Graywolf Press, 2004.
- Labrie, Ross. *The Catholic Imagination in American Literature*. Columbia and London: University of Missouri Press, 1997.
- McGrath, Thomas. *Letter to an Imaginary Friend*. Port Townsend, Washington: Copper Canyon Press, 1997.
- Pearce, Roy Harvey. *The Continuity of American Poetry*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1961.
- Réda, Jacques. *Celle qui vient à pas légers*. Montpellier : Fata Morgana, 1985.
- Weil, Simone. *La pesanteur et la grâce*. Paris : Plon, 1948.

¹ La présente traduction est largement inspirée de celle d’Emmanuel Hocquard.

² Les heures canoniales sont celles où l’on récite les parties du bréviaire et, par extension, ces parties elles-mêmes. Grandes heures : laudes, matines, vêpres. Petites heures : complies, none, prime, tierce.

³ Ce sont les mots-mêmes de Fanny Howe.